

## ÉLEVAGES URBAINS. APPROCHES INTERDISCIPLINAIRES

[Isabelle Jabiot](#), [Claire Delfosse](#)

Éditions de l'EHESS | « [Études rurales](#) »

2021/1 n° 207 | pages 10 à 21

ISSN 0014-2182

ISBN 9782713228919

DOI 10.4000/etudesrurales.25029

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-etudes-rurales-2021-1-page-10.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de l'EHESS.

© Éditions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

---

## Élevages urbains. Approches interdisciplinaires

*Urban livestock. Interdisciplinary approaches*

Isabelle Jabiot et Claire Delfosse

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etudesrurales/25029>

DOI : [10.4000/etudesrurales.25029](https://doi.org/10.4000/etudesrurales.25029)

ISSN : 1777-537X

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2021

Pagination : 10-21

ISBN : 978-2-7132-2891-9

### Référence électronique

Isabelle Jabiot et Claire Delfosse, « Élevages urbains. Approches interdisciplinaires », *Études rurales* [En ligne], 207 | 2021, mis en ligne le 01 septembre 2021, consulté le 09 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/25029> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.25029>

---

© Tous droits réservés



Troupeaux de buffles à Hanoi, Vietnam (2018). Photo : C. Delfosse.

# Élevages urbains

## Approches interdisciplinaires

**S**i les agricultures urbaine et périurbaine sont devenues un sujet convoité par les sciences humaines et sociales, l'élevage urbain reste un champ beaucoup moins exploré. Il joue pourtant un rôle conséquent de par le monde. On en mesure l'importance aux chiffres que donnent O. Robineau et ses coauteurs [2014] : ils estiment que 10 % des animaux d'élevage dans le monde vivent en milieu urbain ou périurbain. Autrement dit, à l'échelle de la planète, les villes concentreraient plus de poulets que d'habitants... Ce type d'élevage ne peut donc être pensé comme une activité résiduelle condamnée à disparaître avec l'urbanisation [Atkins 2012 ; Cesaro et Apolloni 2020 ; *Histoire urbaine* 2015, 2016]. Au contraire, il est un enjeu fort pour l'avenir de l'humanité et du développement de la ville<sup>1</sup>. L'objectif de ce numéro *d'Études rurales* est donc de contribuer, aux côtés de la littérature émergente sur le sujet, à documenter ce phénomène si important, mais resté en marge des recherches en sciences humaines et sociales.

Il demeure, en effet, en marge de ces disciplines car à bien des égards l'animal de rente comme d'élevage est un impensé (un impensable ?) à l'échelle de la ville. L'élevage urbain et périurbain n'est que très peu pris en compte par les travaux, pourtant nombreux aujourd'hui sur l'agriculture urbaine et périurbaine [Delfosse *et al.* 2017]. Quant aux agricultures urbaines, elles sont essentiellement envisagées sous l'angle de l'alimentation, y compris au Sud<sup>2</sup>. Au Nord, c'est la distinction urbain-périurbain qui semble agir comme un blocage : l'élevage périurbain étant quelque peu exploré alors que l'élevage urbain

---

1. Voir H Schiere et R. van der Hoek R., « Livestock keeping in urban areas: A review of traditional technologies based on literature and field experiences », *Food & Agriculture Org.*, 2001 n° 151 (<<http://www.fao.org/3/y0500e/y0500e00.htm>>).

2. De nombreuses revues ces dernières années ont consacré un numéro à l'agriculture urbaine, le plus souvent en lien avec l'approvisionnement alimentaire urbain.

n'est pas considéré [*idem*]. Il n'est pas appréhendé comme une forme d'élevage à part entière dans les travaux en géographie et en zootechnie, les spécialistes de l'élevage ne s'étant que peu intéressés dans le Nord à l'élevage urbain, considéré comme quelque chose de résiduel [Baysse-Lainé 2018]. Ce qui n'est certainement pas sans lien avec le fait que les travaux sur les animaux en ville traitent essentiellement des animaux de compagnie, sauvages [Zarck 2020] ou nuisibles [Blanc 2000 ; Darribehaude *et al.* 2016] mais refusent de leur accorder le statut d'élevage [Eychenne *et al.* 2020]. Même pour l'élevage de loisirs, comme celui des chevaux, peu de travaux portent sur l'urbain alors qu'il s'agit d'un aspect traité dans le périurbain, par exemple. En somme, l'élevage urbain n'appartiendrait pas vraiment à une forme d'agriculture urbaine et l'animal en ville n'est pas envisagé à travers sa vocation d'élevage. D'autres dimensions sont étudiées : son rôle dans la gestion des espaces naturels ou dans le lien social et, très souvent, sous l'angle du rapport au vivant en ville en lien avec les travaux sur la ville et la nature.

Ce numéro vise donc à penser, à proprement parler, l'élevage dans la ville, sa fonction pour l'urbain. Ce dossier le fait en permettant une réelle confrontation Nord-Sud de laquelle émergent des imbrications plus que des oppositions, en prenant en compte le temps long (dimension historique et diachronique) et en accordant une place au volet ethnologique jusque-là peu valorisé. En filigrane de l'article de Cesaro et Apolloni [*op. cit.*], dont l'intérêt est de réaliser un état de la recherche sur l'élevage urbain croisé Nord-Sud, on perçoit les lacunes de ce champ de recherche balbutiant tant au niveau des disciplines impliquées – l'ethnologie et l'anthropologie n'étant pas mentionnées –, de certaines zones géographiques et culturelles (comme le monde arabe) que de la diversité des formes d'élevages urbains qui restent à documenter (avec une approche réductrice concernant des cas au Sud par exemple). Telle est donc en creux l'ambition de ce numéro : rendre compte et questionner la diversité des formes d'élevage urbain, aller au-delà de la partition Nord-Sud, décrire le rôle social des éleveurs et des animaux au sein des villes. Les sept articles ici rassemblés – issus de nombreuses disciplines, histoire, géographie, sociologie, ethnologie et de contextes variés (France, Jordanie, Maroc, Sénégal) – mettent en avant des situations d'élevages plurielles et contrastées.

## **De la diversité des élevages urbains**

Cette diversité des situations amène à interroger ce qui rend un élevage urbain. Au-delà de la question de l'espace et du territoire esquissée par J.-D. Cesaro et A. Apolloni [*op. cit.*], les articles réunis pointent surtout les formes prises par les différents types d'élevage, remettant parfois en question la coexistence possible entre ville et élevage ou la notion même d'élevage au sein de la ville.

Dans son article sur les vacheries parisiennes (fin XVIII<sup>e</sup>-début XIX<sup>e</sup> s.), Thomas Le Roux souligne à quel point l'histoire de la présence de l'élevage en ville et celle de l'urbanisation sont loin de se rejoindre dans une évolution linéaire. D'abord absentes de Paris, les vaches, qui y entrent, sont destinées à être abattues dans des tueries particulières. Ce n'est qu'avec la hausse de la consommation de lait, elle-même liée à celle du café, que les vacheries vont progressivement se développer à partir des années 1770. « Les vacheries de Paris sont alors une activité flexible, inscrite dans le métabolisme urbain, insérées dans les “dents creuses” de la ville, dans son cœur comme sur ses franges, et qui font un lien, par la consommation du lait, entre le monde paysan et les goûts aristocratiques et bourgeois. Jusqu'à 5 000 vaches sont élevées en symbiose avec la vie urbaine » (p. 25). Cette symbiose avec la ville est particulièrement nette pour la nourriture des bêtes et le fumier précise Thomas Le Roux. Mais elle ne durera pas, car analyser les vacheries à Paris à cette époque revient en réalité à s'interroger sur la croissance urbaine comme facteur d'intensification de l'élevage. Au tournant des années 1800, alors que se mettent en place les prémices d'un élevage hors-sol et enfermé suite à l'augmentation du nombre de vaches, ces dernières sortent progressivement de la ville, notamment du fait de l'institutionnalisation de l'hygiénisme. L'épidémie qui se développe en 1814 mettra définitivement un terme à leur présence inédite dans Paris. On le voit ici, dès lors que l'élevage s'intensifie et n'est plus orienté que vers sa productivité, il n'a plus droit de cité. L'envergure et le système d'élevage sont donc des éléments qui rendent possible ou non sa présence dans le monde urbain.

La coexistence entre ville et élevage semble plus pérenne dans le cas contemporain sénégalais décrit par Koki Ba, Olivier Ninot et Christian Corniaux. L'élevage dans la ville de Fatick est pourtant particulièrement important – 261 464 bovins, 409 531 ovins et 342 532 caprins (en 2017) – et concerne 70 % de la population active. Bien qu'une industrie laitière, Kirène, ait été mise en place en 2012 pour créer le deuxième bassin laitier du pays, les systèmes d'élevages locaux ne sont pas prompts à suivre une nouvelle logique purement laitière et productiviste. La diversité des logiques de productions et donc des systèmes élevages demeure et ne semble pas près de disparaître au rythme de l'évolution urbaine et d'une politique de développement de l'élevage laitier.

Toutefois, la sortie progressive de l'élevage des villes est un phénomène ancien et bien amorcé ailleurs. La situation que décrit Claire Delfosse au sujet de la présence de vaches laitières à Lyon, il y a un siècle, est comparable à celle actuelle de l'élevage caprin à Chefchaouen au Maroc. La désurbanisation progressive de l'élevage laitier à Lyon (début du xx<sup>e</sup> s.) comprend à la fois une invisibilisation progressive des animaux qui, avant de quitter la ville n'y sont plus présents qu'à ses marges, et une dynamique de spécialisation avec l'émergence de la figure des collecteurs de lait. Ceci marque la fin du rapport direct entre citadins et producteurs et débouche sur la constitution d'un

bassin laitier. C'est une dynamique tout à fait comparable que l'on observe à Chefchaouen à propos de l'élevage caprin. Le mouvement de professionnalisation et de spécialisation vers un élevage laitier, créé dans les années 1980, tend inexorablement à faire sortir les chèvres de la ville. Les éleveurs se répartissent désormais schématiquement de la manière suivante : des hommes, pratiquant un élevage laitier en zone périurbaine avec des troupeaux de taille conséquente (de 50 à 100 têtes) et affiliés à la fromagerie construite en 1982, et les femmes, assurant une activité complémentaire de type familial avec des chèvres de race locale et des troupeaux modestes (20 têtes maximum) qui continuent bon gré mal gré d'évoluer en zone urbaine alors que les espaces de parcours se réduisent à des îlots de verdure urbains. Les éleveuses, lucides, savent que leur activité ne pourra perdurer avec la dégradation des ressources et les nouveaux aménagements urbains.

Pour être urbain, l'élevage doit-il donc être modeste et ne pas être réduit à une vocation uniquement productiviste ? Tel est un élément central à prendre en compte pour le développement de l'élevage urbain face aux besoins alimentaires contemporains. Dans bien des cas, hier comme aujourd'hui, dès que l'élevage se professionnalise et tend à s'intensifier pour répondre aux exigences des citoyens toujours plus nombreux, il quitte progressivement la ville. L'urbanisation doit, en outre, être pensée de manière à ne pas annihiler la présence des animaux de rente avec elle. L'enjeu est donc de penser les deux à taille humaine et de concert.

Dès que les élevages reviennent en ville, c'est dans des espaces périurbains ouverts (à Montpellier, le pastoralisme est restauré à sa périphérie) ou alors sous une forme qui n'en fait pas de l'élevage à proprement parler, comme c'est le cas de l'éco-pâturage urbain à Nantes. Ces deux articles illustrent en effet deux « nouvelles » formes d'élevage qui interrogent directement la définition de l'élevage urbain. Dans le cas de Montpellier, l'élevage pastoral suit un mouvement de reprise opéré dans différents territoires périurbains après avoir progressivement décliné dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, suite à de longues mutations agricoles majeures sous la double influence de l'urbanisation et de l'évolution des systèmes agricoles. Il répond à une diversité d'enjeux à la fois alimentaires, mais également environnementaux ou territoriaux. Il en va ainsi du pastoralisme comme figure des nouvelles agricultures périurbaines que Pascale Scheromm, Lucette Laurens et Annabel Rixen et Nabil Hasnaoui Amri rendent compte à partir de la situation montpelliéraine et des territoires métropolitains. Ici, le caractère urbain ou périurbain de ce type d'élevage ne semble pas tellement tenir à la nature des espaces de pâture, mais d'une part à l'ensemble des préoccupations exprimées par les éleveurs – qui révèlent la complexité et la difficulté de l'exercice de leur activité en milieu urbain – et, de l'autre, à la pluralité des facteurs à prendre en compte dans ces espaces (morcellement des terres et imbrication dans des espaces dont les usages sont

de plus en plus variés, rapport avec la chasse, les promeneurs et les activités motorisées, prégnance des vols et sentiment d'insécurité).

Dans le cas de Nantes, la question de savoir si l'éco-pâturage – même s'il prend place dans l'espace urbain et périurbain – relève de l'élevage est ouvertement posée par Marlène Lagard. À ce jour plus de « 600 herbivores sont engagés dans des missions d'éco-pâturage et contribuent à l'entretien de parcs, pelouses, talus, friches et zones humides de la ville » (p. 169). En effet, collectivités territoriales et entreprises ont désormais de plus en plus recours à l'éco-pâturage pour la gestion des espaces verts à tel point qu'il est devenu un service marchant à part entière pouvant être pratiqué par des prestataires de services spécialisés qui ne réalisent pas d'autre valorisation économique des animaux. L'éco-pâturage peut ainsi être réalisé sans éleveur et sans lien avec le monde de l'élevage en devenant, dans certains cas, une activité de location d'animaux dégagee de tout objectif agricole. Ceci conduit Marlène Lagard à affirmer qu'il se construit « comme une négation de l'élevage, en faisant le pari d'une présence animale idéalisée, aux bénéfices écologiques et sociaux, et affranchie des composantes polémiques de la relation à l'animal : la mort, l'abattage, la maladie, la consommation des animaux » (p. 170). En effet, ce retour des animaux d'élevage en ville répond à une demande citadine, celle d'une présence animale en ville, et non au développement d'un élevage local. Mais après plusieurs décennies d'absence de lien entre urbains et animaux d'élevage, cette présence n'est possible dans l'esprit des citoyens que grâce à une « mise en scène ». Le travail de Marlène Lagard rejoint celui de O. Bories, C. Eychenne et C. Chaynes [2017] sur l'acceptation de l'éco-pâturage en Haute-Garonne. Toutefois le cas nantais permet de pousser plus loin la logique sous-jacente de l'acceptation de l'animal d'élevage servant de « tondeuse écologique » par les citoyens. Elle passe par la mise sous secret de l'abattage et de la consommation des moutons. Ici comme ailleurs, que l'élevage soit ou non en renouveau, le poids des représentations urbaines est particulièrement fort, à tel point que l'élevage – même urbain – ne peut se défaire d'une ruralité à laquelle il est associé d'une manière ou d'une autre.

## **De la ruralité de l'élevage urbain**

Au terme de leur article, J.- D. Cesaro et A. Apolloni [*op. cit.*] regrettaient que le contexte de recherche actuel soit travaillé de manière si prégnante par la dichotomie entre urbanité et ruralité. Ce constat est d'autant plus fort que les élevages urbains ne peuvent être compris sans cette dualité présente de manière empirique que l'on veuille ou non. Hier comme aujourd'hui, au Nord comme au Sud, l'élevage urbain fait vaciller les frontières entre urbain et rural. Si à Paris le cas des vacheries parisiennes « amène à assumer les frontières poreuses entre l'univers de la ruralité agricole et celui de la ville industrielle,



et à déstabiliser les catégories usuelles » (Le Roux, p. 25 ), le cas sénégalais met au jour la manière dont les deux sphères s'imbriquent : les éleveurs urbains, périurbains et ruraux participent tous à leur façon de l'approvisionnement en lait de la ville de Fatick ; aucune logique ne semble prendre le pas sur une autre, la complémentarité demeure. À Lyon également, l'analyse de la présence des vaches laitières montre à quel point l'association entre animaux de rente, étable et ruralité est forte. Le point de vue rapporté des notables en est une éloquente illustration : « Il y a donc encore du bétail dans la ville de Lyon en dehors des abattoirs ? Mais oui, Lyon a des parties rurales qui voisinent avec des quartiers très urbains », nous dit l'un d'eux (Delfosse, p. 56). Cette corrélation entre élevage et monde rural se retrouve avec la même force aujourd'hui dans les projets de réintroduction de l'animal d'élevage en ville. L'éco-pâturage urbain est aussi un enjeu pour « renouer avec le vivant et faire campagne en ville » [Delfosse et Baysse-Lainé 2018]. Ici, comme à Nantes, l'animal d'élevage, à lui seul, renvoie au monde rural, ce que soulignaient déjà, par ailleurs, O. Bories, C. Eychenne et E. Chaynes à propos de la région toulousaine : « plus encore que le fraisier ou la courgette, la brebis, c'est la « campagne » ! [op. cit. a : 3]. Pourtant, alors que l'agriculture nourricière permet de faire tomber les frontières entre la ville et la campagne, ce n'est pas le cas de l'élevage nourricier qui reste cantonné à la campagne dans les grandes villes du Nord [Delfosse et Poulot 2019].

Cette présence du rural en ville est toutefois sujette aux contradictions. À Paris l'« irruption de la vache urbaine est massive [...] à partir de la Révolution française, ce qui signale un moment spécifique où la ville et ses consommations se construisent avec un des symboles de la ruralité, tout en le dévoyant » (Le Roux, p. 25). À Chefchaouen la co-présence de l'urbain et du rural se traduit par une tension entre valorisation et disqualification, illustrant de manière plus large les perceptions de l'élevage au Maghreb. La légitimité historique de l'élevage caprin au sein de la ville ne suffit plus à asseoir son caractère urbain : l'activité est désormais perçue comme rurale – paysanne et agricole – bien que faisant encore partie de la vie quotidienne de la cité chaounie. À cette association entre élevage et ruralité, vient se greffer une double dévalorisation : celle du monde rural et celle de l'élevage. Mais face à la dévalorisation de l'éleveur et de l'élevage due à la ruralité à laquelle ils sont associés, on observe une valorisation de la ruralité du fromage de chèvre qui est un atout fort permettant sa promotion dans tout le Maroc et l'élevage caprin de perdurer.

À ces contradictions s'ajoutent donc des variations dans le temps. Le cas de Nantes illustre particulièrement cette dynamique. De nouveau désiré et convoité, l'animal d'élevage est dissocié de sa nature d'élevage, de sa vocation alimentaire et ce afin d'acquérir une légitimité à évoluer au sein des espaces verts, interstices non bétonnés du monde urbain. Pour devenir urbain, il doit donc être « dénaturé » et perdre au moins symboliquement sa vocation d'élevage. Alors que certains auteurs parlent de « ruralification » de la ville

[Bories 2017], on relève ici une «déruralisation» de l'animal d'élevage qui, dans l'esprit des citadins, n'est plus abattu et consommé. Cela lui permet de répondre aux attentes des Nantais qui souhaitent renouer avec la nature et la campagne.

## De la pluralité des acteurs impliqués

La diversité des élevages urbains présentés dans ce numéro met également en avant la pluralité des acteurs impliqués. C'est par ailleurs un point passé sous silence dans le bilan des enjeux et défis réalisé par J.-D. Cesaro et A. Apolloni [*op. cit.*]. La diversité des éleveurs, leur rôle au sein de la société locale, et plus généralement l'hétérogénéité des acteurs impliqués dans les élevages urbains seraient toutefois à considérer comme un axe à part entière pour ce champ de recherche à structurer. En effet, au Sud comme au Nord, les acteurs sont multiples et ne peuvent être réduits comme les auteurs le suggèrent «aux habitants, aux agriculteurs urbains et aux «fermes» traditionnelles autour des villes» [*idem*: 17] ; cette pluralité posant notamment les questions centrales du statut, mais également de la gouvernance des élevages urbains [Delfosse et Rieutort 2018].

L'hétérogénéité des manières d'être éleveurs est de mise, peu importe où l'on se situe et le type d'animaux élevés. Avoir des animaux d'élevage en ville n'est pas l'apanage d'éleveurs dont ce serait l'unique activité. Si à Lyon, au xx<sup>e</sup> siècle, la figure la plus fréquente est celle des petits cultivateurs non spécialisés, les éleveurs pouvant également être des habitants possédant seulement quelques vaches laitières, plus rarement des laitiers-nourrisseurs spécialisés n'élevant que des vaches prêtes à vêler, ou des propriétaires aisés qui, sans être agriculteurs, prenaient quelques bêtes pour l'entretien de leur propriété et la production de lait pour l'autoconsommation. De même, il existait d'importantes vacheries qui appartenaient à des institutions (hôpital psychiatrique ou établissements industriels, par exemple).

Cette diversité se retrouve également au sein des éleveurs urbains et périurbains de Fatick au Sénégal, ces derniers «ne forment pas une catégorie homogène, uniforme, partageant un ensemble de pratiques et d'intérêts communs» (Ba *et al.*, p. 84). Dans cet article, les auteurs distinguent les éleveurs pasteurs d'ethnie peule localisés en ville, dont l'élevage est la principale activité; les agro-éleveurs répartis entre les urbains dans les quartiers traditionnels de la ville et les ruraux dans les villages; et enfin les éleveurs spécialisés en lait situés aux périphéries de la ville et dans les zones rurales ayant des pratiques plus intensives de production. C'est d'ailleurs cette diversité qui se situe au centre de l'article dont l'objectif est de proposer une réflexion sur le décalage existant entre les logiques d'une industrie laitière et celles des différents types d'éleveurs. Implantée récemment, cette laiterie, en offrant une possible valorisation monétaire du lait et donc une potentielle source de

revenus réguliers aux éleveurs, a bouleversé uniquement les stratégies des agro-éleveurs ruraux engagés dans une spécialisation laitière. Les pratiques des autres éleveurs tout comme les différents réseaux de valorisation du lait perdurent. Ce n'est toutefois pas le cas lorsqu'une initiative de ce type est mise en place dans des villes de moyenne envergure. Tel est le cas de Chefchaouen où, il y a encore quelques années, l'élevage caprin pouvait être une activité principale ou offrir ponctuellement des revenus d'appoint. « On pouvait avoir des chèvres sans pour autant être éleveur et, le plus souvent, les jeunes enfants et adolescents se chargeaient de les nourrir. Les chèvres faisaient partie de l'univers de la cité et touchaient à des niveaux différents l'ensemble de la population chefchaounaise » (Jabiot, p. 129). Mais cette diversité tend à disparaître depuis l'implantation d'une fromagerie à la sortie de la ville et la raréfaction des espaces de pâture.

Notons également que, comme dans le cas marocain et le cas jordanien des éleveurs de pigeons (Perrine Lachenal), le statut des éleveurs et de l'élevage est loin d'aller de soi. Cette dimension semble pourtant essentielle à prendre en compte pour permettre, à l'avenir, aux élevages de conserver ou de regagner une urbanité. Si les représentations collectives tendent à largement disqualifier les éleveurs caprins à Chaouen du fait du rapport étroit à l'animal, aux odeurs, aux modestes conditions de vie ou encore à la dimension vile et rurale du métier, ces éléments font écho à la situation des éleveurs de pigeons à Amman. Les oiseaux y sont élevés avant tout pour les jeux colombophiles et non pour des questions alimentaires ou culinaires, même si parfois certains pigeons sont revendus pour être mangés. Les jeux consistent à faire voler ses oiseaux et tâcher « d'attraper » ceux des autres éleveurs. Il existe toutefois une forte déconsidération des colombophiles par la société jordanienne et dans tout le Proche-Orient : les éleveurs sont considérés comme des jeunes hommes désœuvrés et incarnent une figure sociale dépréciée et associée à des représentations négatives<sup>3</sup>. La colombophilie serait un loisir suspect alors que pour les éleveurs, elle est justement un moyen de valoriser leur masculinité au travers de la loyauté dont leurs pigeons leur font preuve. Cette dévalorisation ne suscite pas uniquement la création d'une catégorie, celle des éleveurs, marginalisés par le reste de la société. Se met en place tout un jeu de distinction sociale parmi les colombophiles : chacun déporte et déplace la dévalorisation dont il est l'objet sur d'autres qui sont toujours présentés comme étant les « mauvais », les « voyous »... (« le voyou c'est toujours l'autre »).

Ceci entraîne une double dynamique : d'une part, une tension entre dévalorisation et valorisation comme à Chefchaouen où l'on observe une disqualification du métier, mais une valorisation du produit fini, et d'autre part, une marginalisation sociale sans cesse renégociée. Le statut de l'éleveur n'est

---

3. Cette déconsidération se retrouve aussi dans les anciens bassins miniers européens où la culture de la colombophilie est importante, mais en déclin [Delfosse 2001].

donc pas stable, tout comme celui de l'élevage. Le cas montpelliérain est une illustration probante d'un phénomène bien documenté par ailleurs. «[...] alors qu'agronomes, écologues et forestiers s'accordaient au cours du xx<sup>e</sup> siècle sur une critique du pastoralisme, donnant plus de crédit à l'État qu'aux paysans en matière de gestion de milieux naturels, les éleveurs, auparavant considérés comme responsables des problèmes d'érosion des sols ou de disparition des forêts, se retrouvent aujourd'hui projetés sur le devant de la scène pour les missions mêmes qui les en avaient écartées» (Scheromm *et al.*, p. 114).

Au-delà de la diversité des manières d'être éleveurs, les articles du présent numéro rendent compte de la diversité des acteurs impliqués dans les élevages urbains. À Lyon, par exemple, apparaît clairement le rôle croissant de la ville et de la diversification des gestionnaires : hygiénistes, vétérinaires, pouvoirs publics... C'est d'ailleurs précisément sous cette entrée que Claire Delfosse regarde la manière dont la ville et les hygiénistes contrôlent, gèrent et réglementent l'élevage de vaches laitières jusqu'à le faire sortir progressivement de la cité. Le contrôle des vaches par la ville demeure malgré leur éloignement progressif : à l'image du processus de stérilisation et de pasteurisation du lait qui devient une norme et favorise le développement de l'industrie laitière, les modèles prônés par les hygiénistes bouleversent progressivement les systèmes d'élevages ; dynamique tout à fait comparable à celle décrite par Thomas Le Roux pour Paris.

Cette diversité des acteurs est néanmoins présentée comme problématique dans les nouveaux élevages urbains au Nord ; soit parce que les nouvelles formes d'élevage suscitent des conflits d'acteurs (comme à Nantes) ; soit parce que la pluralité des acteurs est telle qu'elle nécessite l'intervention d'une figure spécifique, celle du coordinateur, mais ce dernier demeure absent (Montpellier). La métropole de Nantes étant engagée depuis plusieurs années pour le maintien et le retour du pastoralisme, plusieurs types d'initiatives et d'acteurs ont donc été sollicités. Concernant l'éco-pâturage, il n'est pas dominé par les éleveurs, mais par de nouveaux professionnels, des prestataires de services, ayant développé une activité uniquement fondée sur la mise à disposition d'animaux. On constate ainsi une rupture entre les éleveurs et les acteurs de l'éco-pâturage qui rappelle la distinction socioprofessionnelle et culturelle entre agriculteurs et acteurs de l'agriculture urbaine, et qui se traduit par une animosité forte entre les éleveurs et les « loueurs de tondeuses écologiques ». Dans le cas de Montpellier, la diversité des acteurs impliqués est encore plus forte : des élus locaux, des techniciens de collectivités locales et d'organismes gestionnaires de l'environnement et d'éleveurs, des associations foncières... Réalisée dans l'optique d'une recherche-action autour de la rénovation du pastoralisme, la recherche conduite par Pascale Scheromm et ses collègues vise à explorer les initiatives d'acteurs publics locaux et, en miroir, à appréhender la place accordée aux perspectives des éleveurs. De ce fait, la question de la gouvernance est pensée comme le point nodal sur lequel travailler

pour pérenniser et viabiliser le retour du pastoralisme dont les enjeux sont multiples : gouvernance des différents types d'acteurs, fédérer les éleveurs, lesquels ne s'inscrivent plus aujourd'hui dans une communauté de pratiques.

Là où l'élevage urbain demeure, comment penser ses transformations de sorte qu'il ne soit pas repoussé complètement aux frontières des villes ? Comment tirer parti des expériences passées pour continuer de nourrir les villes avec un élevage responsable et local ? À partir des cas ici présentés, une réponse se dessine : une urbanisation qui intègre de la diversité des manières d'être éleveurs, des logiques et systèmes d'élevage, ainsi que la vocation alimentaire et d'élevage des animaux présents en ville. L'élevage urbain mérite, en outre, d'être pensé au regard de la question, certes de la diversité des acteurs impliqués, mais plus précisément aussi des liens entre professionnels et amateurs, de la multifonctionnalité des types d'élevages et ainsi des rapports de nos sociétés aux animaux « de rente » [Pour 2018].

Isabelle Jabiot,

*ethnologue, postdoctorante, Lieux, identité,  
espace et activités (UMR CNRS 6240), Université de Corse, Corte*

Claire Delfosse,

*géographe, professeur, université de Lyon-2, Laboratoire d'études  
rurales (EA 3728), Lyon*

## Bibliographie

- ATKINS, Peter J. (dir.)**, 2012, *Animal cities: Beastly urban histories*. Farnham, Ashgate Publishing.
- BAYSSE-LAINÉ, Adrien**, 2018, *Terres nourricières ? La gestion de l'accès au foncier agricole en France face aux demandes de relocalisation alimentaire*. Thèse de géographie et aménagement. Lyon, Université de Lyon.
- BLANC, Nathalie**, 2000, *Les animaux et la ville*. Paris, Odile Jacob.
- HISTOIRE URBAINE**, 2015, 44 (3), *Animaux dans la ville 1*.  
— 2016, 47 (3), *Animaux et la ville 2*.
- BORIES, Olivier, Corinne EYCHENNE et Charline CHAYNES**, 2017, « Des troupeaux dans la ville. Représentations et acceptation sociales d'une démarche d'éco-pâturage dans la première couronne toulousaine (Cugnaux) », *Openfield* (<<https://www.revue-openfield.net/2016/07/12/des-troupeaux-dans-la-ville/>>).
- CESARO, Jean-Daniel et Andrea APOLLONI**, 2020, « Élevage et urbanité, dans les villes développées ou en développement, quelles oppositions et quelles complémentarités ? », *Territoire en mouvement* 44-45 (<<https://journals.openedition.org/tem/6131>>).
- DARRIBEAUDE, François, Sébastien GARDON et Bernard LENSEL (dir.)**, 2016, *Le vivant en ville. Nouvelles émergences : gouvernance, intensité urbaine, agriculture et animalité urbaines*. Lyon, Métropole de Lyon/Vetagro Sup.
- DELFOSE, Claire**, 2001, « Les multiples facettes des cultures territoriales dans le département du Nord », *Hommes et Terres du nord*: 205-213.
- DELFOSE, Claire et Monique POULOT**, 2019, « Le rural, une catégorie opératoire pour penser les mutations socio-spatiales françaises. La géographie rurale d'hier à aujourd'hui », *Bulletin de l'Association française des géographes* 96 (4) : 528-554.
- DELFOSE, Claire et Adrien BAYSSE-LAINÉ**, 2018, « L'élevage en milieu urbain entre nature et nourriture. Le cas des métropoles de Lyon et Grenoble », *Géocarrefour* 92 (3) (<<https://journals.openedition.org/geocarrefour/12239>>).
- DELFOSE, Claire, Bertrand DUMONT et Nathalie HOSTIOU**, 2017, « Les zones urbaines et péri-urbaines, lieux de nouvelles rencontres entre l'élevage et la société », *Inra productions animales* 30 : 395-406.
- EYCHENNE Corinne, Olivier BORIES et Camille NOÛS**, 2020, « (Éco)pâturage, (éco)pastoralisme : la gestion de l'espace par les troupeaux, éléments d'analyse et de compréhension », *Carnets de géographes* 14 | (<<https://journals.openedition.org/cdg/6086>>).
- POUR**, 2018, 231, *Éloge de l'élevage... Mais quel élevage ?*
- ROBINEAU, Ophélie, Julia TICHIT et Thomas MAILLARD**, 2014, « S'intégrer pour se pérenniser : pratiques d'agriculteurs urbains dans trois villes du Sud », *Espaces et sociétés* 158 (3) : 83-100.
- ZASK, Joëlle**, 2020, *Zoocities. Des animaux sauvages dans la ville*. Paris, Premier parallèle.